

ECRIVAIN TRADUCTEUR, TRADUCTEUR ECRIVAIN

Comme le rappelle George Steiner dans la préface à la deuxième édition de son ouvrage *Après Babel*, le « postulat général » selon lequel « la traduction est (...) implicite dans tout acte de communication » est « largement accepté »¹. Ce postulat est implicite dans le thème de ce numéro : l'écrivain, l'auteur ou l'inventeur traduit son projet en une langue – ou en tout autre code sémiotique, comme le souligne par exemple Daniel Gouadec² – et le traducteur est censé le déchiffrer pour l'écrire dans un autre code. La diversité des contributions à ce numéro 3 de la 2^{ème} série d'*Intercâmbio* montre que le thème de la relation entre écriture et traduction, que celle-ci soit inter- ou intra-linguistique, voire inter- ou intra-sémiotique, est loin d'être épuisé. Il tend également à confirmer la vitalité du vieux débat entre fidélité et infidélité, qui divise encore aujourd'hui les acteurs de la traduction littéraire entre le camp des sourciers et celui des ciblistes.

Qu'en disent les traductologues ? Ioana Irina Durdureanu y répond partiellement en passant en revue quelques typologies de textes proposées au cours des dernières décennies par divers linguistes et traductologues pour identifier les enjeux particuliers de la traduction littéraire et les meilleures stratégies communicationnelles selon le type de texte à traduire, qu'il soit littéraire ou non.

Faut-il traduire à la lettre ou « à la vitre » comme l'aurait voulu François-René de Chateaubriand ? Peut-on éviter de traduire les effets stylistiques, prosodiques et rhétoriques de John Milton ? Aurélie Renault se penche sur la traduction par Chateaubriand du discours de Satan dans *Paradise Lost* de Milton pour conclure que le calque n'est pas toujours possible et que le recours à diverses stratégies de compensation stylistique, prosodique voire rhétorique est inévitable.

A l'opposé de cette tentative de fidélité de Chateaubriand, Paul Laborde s'intéresse à la politique d'écriture et de traduction du poète-traducteur André du Bouchet, pour qui la perception, l'expérience quasi physique du texte doit l'emporter sur la compréhension ou l'interprétation du sens produit par la combinaison des mots.

¹ STEINER, George (1998). *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*, Paris : Albin Michel, p.17. Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer et Pierre-Emmanuel Dauzat.

² GOUADEC, Daniel (2003) : « Terminologie et traduction » in Depecker L. (org.). Colloque *La terminologie – nouvelle discipline scientifique*, organisé à L'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm à l'initiative de la Société française de terminologie le 17/10/2003. (Séance présidée par Louis-Jean Rousseau : 2/2), disponible à <http://www.savoirs.ens.fr/diffusion/audio/2003_10_17_terminologie_02.mp3> (consulté le 20/01/2012)

La traduction inter-linguistique peut aussi servir de tremplin, voire de bilan à la carrière d'un écrivain. Le cas de Paul Claudel l'illustre bien, comme le montre Pauline Galli, qui considère l'encadrement de la carrière d'écrivain de Claudel par deux entreprises emblématiques de traduction parmi d'autres pour tenter de découvrir l'unité créatrice de cet écrivain-traducteur chrétien.

La traduction est parfois comparée à une série d'obstacles plus ou moins évidents qu'il faut d'abord être en mesure d'identifier pour choisir le meilleur moyen de les surmonter. Dominique Faria réfléchit ainsi à la complexité du transcodage des jeux et des enjeux inter- et intratextuels, qu'il s'agisse de pastiches, de citations cachées ou réécrites, empruntées à d'autres auteurs ou à d'autres œuvres du même auteur. Pour ce faire, elle se fonde sur l'approche critique, axée sur le paradigme de la fidélité à la lettre ou à l'esprit du texte, de la traduction de renvois inter- et intra-textuels dans deux romans contemporains, l'un de José Saramago et l'autre de Jean Echenoz.

Mais la traduction est aussi intralinguistique, et c'est ainsi que Benoît Casas « traduit » ses lectures en écritures, procédé relevant de la « traduction-palimpseste » ou de la « traduction-transfiguration », dont Ettore Labbate s'efforce de rendre compte en analysant le projet *D.i.e.* de cet auteur. Il s'agit peut-être du « projet d'une redondance », c'est en tout cas original d'écriture de la lecture. Cette expérience poétique confronte l'image, la perception graphique à la voix, au dire : le code spatial (« les blancs ») se combine au code linguistique (« les noirs », c'est-à-dire les mots ou les lettres) pour imprimer dans l'œil du lecteur une représentation de l'indicible.

C'est également de traduction intra-linguistique qu'il s'agit lorsque Michel Tremblay adapte des pièces françaises au public québécois. Sathya Rao analyse l'évolution des adaptations de pièces françaises par Tremblay parallèlement au retour progressif de l'affirmation de l'identité québécoise et montre que ces adaptations relèvent plutôt de la mise en abyme de la France – ou de l'image qu'en ont les Québécois – que de l'adaptation pure et dure à la réalité et au parler québécois.

Les auteurs qui ont apporté leur contribution à ce numéro l'ont également apportée à l'éternel débat sur l'essence même de la traduction au sens large, dont les enjeux sont si divers et si nombreux en raison de la diversité et de la multiplicité des objectifs communicationnels ou expérimentaux qu'on peut lui fixer. Bonne lecture !

Françoise Bacquelaine